Sur le chemin Stockalper, ou une promenade au Simplon en septembre 2005.

Introduction

Quelle région magnifique, joignant deux pays, passage fréquenté depuis la plus haute antiquité. Quel chemin devenu mythique depuis que Stockalper en a fait une voie commerciale digne de ce nom et y a construit un hospice sur les hauts, une bâtisse magnifique, d'une élégance rare, qui tranche un peu, disons-le, avec l'austérité profonde des lieux et la pesanteur des montagnes proches. Le dit en plus avait établi ses prodigieux comptoirs à Brigue et à Gondo, ces trois bâtisses toutes de pierre, élégantes, robustes, qui dénotent un souci certain de donner une impulsion conséquente à ce commerce, à en assurer les bases afin qu'il puisse perdurer longtemps.

Sempione, l'attention du promeneur qui fréquente les hauts est retenue par cette végétation courte et arborescente, rouge et jaune à l'automne, en été nous ne le savons pas, digne du plus grand intérêt et d'un respect évident, ce dont probablement l'armée, bien installée en ces lieux depuis plusieurs générations, surtout autrefois, n'a pas toujours tenu compte. Il semble qu'elle veuille désormais se racheter.

Sempione, au-dessus de tout peut-être, l'hospice actuel, volumineuse bâtisse pleine de charmes elle aussi, où l'on peut loger et se recréer. Ici c'est chargé d'histoire, mais vous avez néanmoins le confort certains de locaux restaurés et bien aménagés, et même que la bâtisse garde cette austérité qu'elle ne saurait abandonner sous peine de se perdre. Lieu d'accueil, d'échange, lieu tout simplement fabuleux en lequel nous retournerons. Pour la simple raison que nous l'aimons.

Sempione, toutes les promenades que l'on peut accomplir, toutes les réflexions que l'on peut faire, l'ambiance, les conditions météos, mais surtout cet éloignement de tout ce que l'on connaît et dont, étrangement nous ne souffrons pas. C'est qu'ici, finalement, nous sommes chez nous. Et puis qu'en haut tout est beau, ou presque, et cela malgré les difficultés que l'altitude offre, offrait dirions-nous plutôt, puisque aujourd'hui la route, presque un boulevard, est ouverte toute l'année et qu'il est facile de se rendre en ces lieux en n'importe quel mois de l'année. Il n'y a plus cet isolement que l'hiver lui accordait ainsi qu'au St-Bernard encore aujourd'hui. Le coin s'est civilisé mais sans perdre de son attrait.

A vous de le découvrir à la suite de ces trois textes que nous dirions heureux, profondément.

Les Charbonnières, en mars 2007.

Sempione

Nous nous y étions arrêtés quelque fois déjà lors de nos traversées des Alpes, avec souvent du froid et du brouillard sur le col. Délicieux quand tu sors de ta voiture les os rendus. De la neige même sur la route et devant l'Hospice. Mais elle fondait, de la « tchiaffe » dans laquelle, O éternelle enfance, nous marchions avec plaisir.

Je me souviens de notre premier arrêt. Ce bâtiment nous retenait avec son immense façade austère mais belle et percée d'innombrables fenêtres, sa couleur rose, cette austérité de bon aloi. Il devait valoir la peine d'en découvrir l'intérieur.

Le refuge ou asile du Simplon vu depuis les collines environnantes.

La voilà donc, l'impressionnante bâtisse, avec son grand perron, et puis, sitôt rentrés et ayant franchi le hall d'accueil, son immense corridor dallé de grandes pierres plates lustrées par des cent milliers de pas. La cafétéria est à droite. Tu empruntes quelques mètres le grand couloir et puis tu prends la deuxième ou la troisième porte, c'est là, tout petit local dans un si grand bâtiment. Désormais en famille, ou presque. Des habitués sont là, à la table du coin, avec leur langage local rude et qui ne viennent assurément que des hameaux voisins. Mais comme ils ont l'habitude des gens de passage, ils ne se retournent guère sur les nouveaux venus que nous sommes. Etrange, où est-on ici, hors du monde, tout au moins à l'écart du monde ? Lieu d'hébergement, de recueillement on le

pressent. Lieu où l'on se sent bien, déchargé soudain d'on ne sait trop quel poids qui nous pesait depuis si longtemps. On voudrait y rester.

Les corridors sont immenses que je vois aussi au sous-sol ou à l'étage, ma curiosité me poussant à une première visite la plus compète possible, curieux de ces vieilles bâtisses chargées d'histoire et si pleines d'émotion. Je regarde les tableaux aux murs, sans génie pour la plupart, les portes nombreuses qui doivent donner sur autant de chambres. Et je sens monter en moi un désir fort de venir passer à mon tour quelques jours ici.

Nous passâmes ainsi deux ou trois fois. Et puis nous décidâmes d'y effectuer une retraite du Jeûne, trois jours. Le train nous emmena à Brigue. De là l'autobus nous conduisit au col puis à l'hospice. Septembre, sans neige, mais pas de grandes chaleurs avec un temps gris et morose qui ne nous déplaisait pas. Nous pénétrâmes à nouveau dans l'hospice qui désormais, plus encore que les premières fois, semblait nous accueillir. Nous n'étions plus tout à fait des étrangers, plutôt chez nous et protégés par ces énormes murs et par cette immensité inconcevable de volume. Nous laissions notre vieille vie derrière nous, pour en découvrir ici une nouvelle, que nous supposions d'avance belle et tranquille, détachée de toutes ces obligations qui vous poursuivent et vous torturent. Mais lancez-les donc au rebus, ces vieux manteaux tout fripés, lourds, sales, et renaissez.

On nous montra notre chambre. Correcte. Nous étions, je le suppose, au milieu de l'après-midi. Nous partîmes à pied reconnaître les environs. Direction les montagnes qui nous font face. Nous repérions des chemins que nous suivions. Nous découvrions une végétation étrange qui couvrait en de nombreux endroits le sol d'un tapis arborescent, rouge et brun, tandis que le reste demeurait en herbe, courte à cause de la saison. Des ruisseaux étaient par place, qui vous charrie une eau claire encore qu'elle court sur des pierres brunes, avec des petits lacs aux franges un peu rouges. Nous ne savions rien de ce monde minéral et végétal, et ainsi nous ne pouvions porter un nom sur aucune de ces plantes. Juste constations-nous que cette végétation courte était parfaitement habituée à des hivers précoces et à de longs et rigoureux hivers. Pas d'arbres, nous sommes ici à une altitude trop élevée.

Plus loin se fit voir un ancien hameau d'alpage fraîchement restauré avec un savoir-faire mitigé. On le sait de le constater souvent, les restaurations intégrales, respectant à la lettre les traditions anciennes de construction n'existent plus. Les architectes, parmi une excellente conception des choses ont presque toujours des idées bizarres. On trouvera en conséquence, résultante inévitable de façons de faire nouvelles, des éléments disparates, avec des portes en métal par exemple, ou des fenêtres dont les supports sont en plastique, et là une antenne surmonte une maison, ou un tuyau de plastique noir, du geberit, sert de cheneau. On souffre, quand on est puriste, mais qu'y faire ? Il faut toujours se plier à la médiocrité générale qui ne voit rien, indifférente. Passer son chemin, fermer les yeux, ou ne découvrir par obligation que ce qui malgré

tout reste beau. Ainsi cet ensemble n'est pas désagréable, et puis tout de même, ne vaut-il pas mieux voir des maisons debout, si gauchement restaurées soient-elles, qu'en ruines et retournant peu à peu à la nature qui tôt les absorbe ?

Un immense champ encadré d'un mur, vaste pré de fauche, était là, à deux pas du hameau. La vie ici était rude. On pâturait les montagnes proches qui offrent des surfaces conséquentes, et puis à l'automne quand la première neige

Petit hameau d'alpage où les règles de vie et d'utilisation des sols de proximité devaient être parfaitement définies.

tombait, on puisait dans la réserve de fourrage que l'on avait faite pendant l'été, précisément sur ce champ de fauche dont les surfaces étaient réparties au prorata de l'importance des troupeaux des propriétaires. Mais bientôt pourtant on redescendait dans la vallée où la vie apparaissait soudain plus clémente dans les hameaux ordinaires.

Nous affrontions la montagne par un chemin taillé à flanc de coteau. Que se passait-il ? Nous n'avions soudain plus de jambes et le moindre pas nous était un effort voire même une souffrance. Nous nous reposions tous les cent mètres. On est comme des vieux, pensions-nous, pour se hisser d'une pareille manière. O les belles journées où l'on ne sent pas son corps et où l'on peut aller sans s'inquiéter aucunement de sa forme, étaient-elles derrière désormais ? Faudrait-il à l'avenir se traîner ? L'impression que nous avions nous désolait. On n'en pouvait plus.

Terrain de fauche à proximité même du hameau d'alpage.

Nous étions descendus malgré tout dans le creux de la vallée où après des détours nombreux par ces chemins qui courent parmi cette étrange végétation, nous avions gagné le plateau que nous pouvions voir sans cesse des hauteurs. Et là nous vîmes l'ancienne caserne, bâtiment tout en longueur qui nous avait intrigué tout au long de notre course et qui se voit presque d'où que tu sois en cet immense cirque de montagne. Bâtisse étrange vue de loin, mais vraiment ordinaire contemplée de près, percée de multiples portes et fenêtres. On fit la constatation, vu qu'il n'y avait probablement aucune isolation intérieure et que les cheminées n'étaient pas nombreuses, voire inexistantes, mis à part les trois ou quatre des cuisines ou des lieux communs, que les pauvres soldats cantonnés ici ne devaient pas avoir chaud l'hiver. Des conditions spartiates, à la limite presque insupportables. Des religieux on ne sait de quelle obscure obédience les avaient remplacés désormais dont certains arrivaient maintenant en voiture. On les voyait rentrer dans une des pièces principales situées au cœur de l'édifice où l'on tentait d'imaginer une vie certes aussi austère mais avec un minimum de confort en plus. Le temps avait passé de ces époques où le bien-être des hommes n'est guère à l'ordre du jour.

L’ancienne caserne en dessous du refuge Stockalper.

Et tout ça était curieux et nostalgique, comme un peu hors du monde. Nous avions fait le tour des bâtiments avec encore moins de charme sur la façade arrière, puis nous avions gravi la colline sur laquelle se trouve l’ancien asile du Simplon. C’est là le royaume retrouvé de Stockalper, grand maître autrefois de ce passage du Simplon, avec cet étonnant refuge haut sur patte mais élégant, voire fantastique, aux magnifiques façades de pierre et au toit d’ardoises lustré que surmonte un gracieux clocheton. Une bâtisse issue d’un rêve, étonnante en de tels lieux, admirable dans son ensemble et que chacun, on le suppose, voudrait visiter. Les portes sont closes, personne n’y rentre, passez votre chemin, vous autres venus d’ailleurs, on ne visite pas.

Nous remontâmes à l’hospice que nous retrouvions après une bonne demi-heure de marche ayant suivi d’autres petits chemins, toujours à courir parmi les roches plates, des ruisseaux modestes et cette végétation étrange et belle qui se doit d’être protégée. Biotope unique qui prouve à quel point la vie végétale sait s’adapter aux conditions climatiques les plus variées et les plus défavorables. Et chose étrange, déjà nous avions retrouvé nos jambes et ne pensions plus à notre infirmité de tout à l’heure, simplement fatigués.

Nous retrouvâmes notre maison, c’est-à-dire l’hospice. Et bientôt nous mangions en commun, nous sympathisions avec tel ou tel, nous étions une grande famille où chacun a trouvé sa place.

L’ancien et très élégant refuge Stockalper. L’homme décidemment avait bon goût.

Puis nous avions regagné notre chambre et plus tard quant à moi j'errai dans la grande bâtisse mélancolique. Je rentrai dans le « salon » où j'eus la possibilité de faire du feu. Mais plus de bois. Alors l'hôte passant par là m'indiqua qu'on pouvait en trouver au galetas et qu'il se proposait de m'aider. Nous avions pris la grande corbeille, avions emprunté l'ascenseur pour retrouver directement les combles, et celles-ci de dimensions telles qu'on aurait peine à le croire. Et en celles-ci, droit en face de nous, des sacs remplis de journaux, par dizaines, voire même par centaines. C'étaient les soldats qui s'isolaient avec ces papiers mis en couches épaisses pendant la dernière mob.

Alors le temps fut aboli. J'ignorai plus de soixante ans pour me retrouver moi-même soldat. Nous sommes là, cent ou plus, dans ces combles, après que nous ayons vécu notre journée en bas, à nous préparer pour une nouvelle nuit glaciale, à tenter de trouver un peu de chaleur quand il s'agit de s'étendre sur le sol où il y a de la paille et des couvertures. Les journaux, on les met par terre par couches nombreuses pour s'isoler d'un plancher trop froid. Tout reste glacé cependant, car nous sommes au cœur de l'hiver. Nous entendons au dehors souffler ou siffler la bise ou le vent. On sait que demain la neige sera épaisse devant l'hospice et qu'une nouvelle fois il faudra la peler. Et qu'il ne fera pas plus chaud qu'il ne le fit aujourd'hui, hier ou avant-hier. On grelotte sous les couvertures, malgré la paille et les couvertures qui ne sont pas assez nombreuses pour chaque homme. Seulement deux, trois à la rigueur, tandis qu'il en faudrait cinq, et puis encore, serait-ce suffisant ? On s'y couche tout habillé pour avoir moins froid. On se fige dans l'immobilité la plus complète pour garder un peu de cette chaleur qui a trop tendance à nous fuir. Cent gaillards, là, les uns à côté des autres, en trois ou quatre rangées, avec à chaque fois un couloir au milieu. Ca ronfle, ça sent l'homme, ce n'est pas moite mais glacial au contraire. Les haleines se figent dans la nuit, car la température est descendue de deux degrés au-dessous de zéro, et puis de trois, et puis de quatre. On se gèle ici, et c'est pour ça qu'on demande de telles quantités de papier. On entend parfois les cauchemardeux. Et le matin, ayant dormi tant bien que mal, plutôt mal que bien, on s'extrait avec peine des couvertures où malgré cet inconfort on voudrait rester. Pas question, hurlent, les sergents-majors, O douce-musique. Debout là-dedans. Et l'on enfile ses souliers encore humides. Et l'on descend par les grands escaliers de pierre pour animer la grande bâtisse de notre présence et pour se mêler aux religieux qui ne déserteront pas. Et c'est cette vie d'armée que l'on devine, et d'autant mieux quand on l'a vécue, ailleurs peut-être et en d'autres conditions, mais le fond n'est-il pas le même ? Et les semaines passent, et les mois passent, d'une monotonie effrayante, avec le ravitaillement qui vient d'en bas par chevaux et traîneaux quand le temps le permet Et c'est ainsi que l'on vit la guerre, là-haut, quatre ou cinq ans, tandis que d'autres sont en bas, à la frontière elle-même, à Gondo, qu'ils gardent enfouis dans des trous fait dans la montagne. Du plus sérieux. L'ennemi arrive par le sud, allemand plutôt qu'italien, une bonne sonnée et plus personne ne passe. La Suisse est sauvée !

Il n’y avait pas assez de bois au galetas, alors nous sommes descendus aux sous-sols et c’est là, dans un tas immense, restant de démolitions récentes, que nous avons puisé. Mon hôte, au visage christique, beau comme un dieu, n’est guère habile à la hache. Il a par ailleurs une attitude étrange, tout figé, droit comme un i. Avec les vertèbres cervicales comme soudées. Il m’explique. Paralysé par on ne sait quelle curieuse et soudaine maladie, hospitalisé pendant des mois il pensait ne plus pouvoir se tenir un jour debout. Ca ne s’est remis que peu à peu. Et il est là, maintenant, homme de paix, très doux, mais resté intellectuel et peu habile de ses mains. Je le remplace.

Nous rejoignons le salon avec la corbeille pleine. J’y fais du feu. Je l’entends pétiller dans la cheminée. Puis je consulte les ouvrages contenus dans les bibliothèques. Une culture variée. Je suis bien. J’ouvre les livres. Je les consulte et les caresse. Je m’assieds dans un fauteuil. Je suis rien et tout à la fois, étranger de passage et habitant de ces lieux, ouvert à ce que l’on m’offre. Je ne désire autre chose que d’être ici. Seul et tranquille, à me documenter sur le col dont je voudrais connaître l’histoire d’un bout à l’autre. Par exemple retrouver ces derniers militaires dans leurs activités passées. Rencontrer une nouvelle fois ce Napoléon fou et que pourtant l’on vénère, omniprésent au niveau des cols, que ce soit ce Simplon, ou le St-Bernard, plus à l’ouest. Il y a des traces partout sur les passages. C’est l’homme culte en dépit de ce qu’il a fait subir aux autres hommes sans que leur souffrance en rien ne l’émeuve.

Une nuit paisible, des locaux de bains communs, c’est-à-dire que l’on s’y croise sans gêne, hommes, femmes et enfants. Un établissement religieux avec pourtant des méthodes et des conceptions étonnamment modernes. Cela surprend et ravit. Pas de chichis. Une grande famille en laquelle on fraternise sans qu’il n’y ait aucun problème. Ainsi donc déjeuner en commun, avec surtout ce sentiment pour moi nouveau d’être véritablement arrivé chez moi, heureux, apaisé, décontracté, prêt à voir la vie d’une nouvelle manière, grande ouverte sur les autres que je crois soudain comprendre dans leurs plus secrètes aspirations et dans leurs peines les plus intimes.

Et puis départ à pied pour Gondo. Nous redescendons le chemin que nous montions hier. Nous repassons à côté du refuge Stockalper, nous pénétrons au cœur d’un paysage exceptionnel où tu découvres déjà ces landes étonnantes, jaunes et rouges, pour rencontrer bientôt à nouveau la forêt de mélèzes. Une rivière, des ponts modestes, des chemins grands ou petits, des rochers plantés dans les pâturages, restant d’éboulements anciens, on suppose, survenus au niveau des plus hautes sommités, et puis maintenant des vaches, de belles brunes parfaitement adaptées au terrain et des maisons isolées, anciennes, parmi lesquelles une bâtisse étonnante, à quoi pouvait-elle servir, à son tour d’entrepôt sur ce long chemin d’échanges, toute en pierre et que l’on vient de restaurer.

Des paysages alpins peut-être un peu plus discrets qu'en certains autres endroits, néanmoins très attachants et pleins de charme.

Superbe écurie ou chalet d'alpage de l'endroit qui montre l'excellente utilisation de matériaux de proximité.

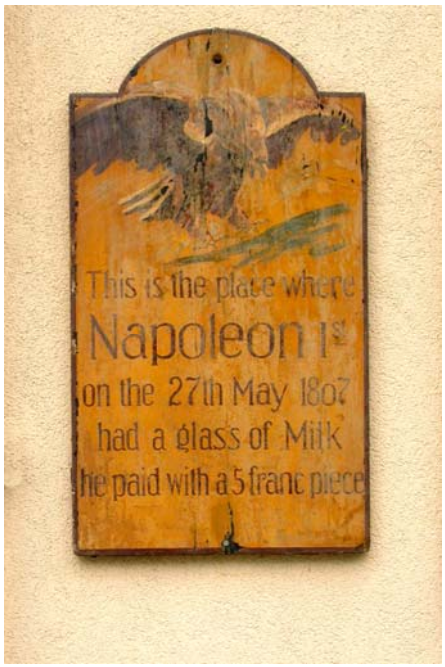
Et le chemin est long que tu longes pourtant d'un cœur joyeux. Oubliées les incapacités de hier. C'est ici le paradis. Sans arrière-pensées, sans saleté ordinaire à triturer dans ta tête. Nous sommes les deux, elle et moi, parfois main dans la main, d'autres fois l'un derrière l'autre quand le chemin se rétrécit ou plonge dans une pente trop raide. Nous sommes deux élèves en course d'école, imaginant la troupe qui nous précède ou nous suit. Et nous allons ainsi, de quinze ou seize ans, pas plus, plutôt moins, le cœur en fête, sur ces petits chemins de montagnes que pourtant tellement de monde a déjà fréquentés. Pour nous ils sont neufs, des débuts du monde, et notre vie est éternelle.

Mais déjà nous retrouvons des bas plus fréquentés, des plateaux, un village, Eggen, que nous ne visitons pas. Nous longeons d'anciennes routes tandis que la nouvelle maintenant est à deux pas sur laquelle passent des voitures nombreuses. La descente est longue. Nous arrivons à Simplon-Village que nous traversons. Là non plus guère le temps de flâner, des au-delà nous appellent. En lesquels nous traversons des champs qui, dans les soins attentifs qu'on leur donne, sont de pures merveilles. Monte soudain en nous un profond sentiment de reconnaissance et d'admiration pour ces hommes accrochés à leur terre d'une manière si admirable et surtout capable de lui faire rendre un maximum dans des conditions somme toutes difficiles mais tout en la respectant. Car il n'y a pas que le gain, on le devine. Il y a avant tout cet attachement que l'on a pour ce pays qui vous a vu naître, hérité des vieux, et que l'on se doit de faire perdurer. Mon Dieu, pourvu qu'ils le gardent tel et qu'ils n'y construisent pas.

Un pont gigantesque franchit la Dovéria et permet désormais d'éviter pour qui le veut Simplon-Village qui a retrouvé une tranquillité de bon aloi, et quoique les commerçants ait trouvé cet abandon un peu rude.

Quel genre de fromage fabrique-t-on à Simplon-Village ?

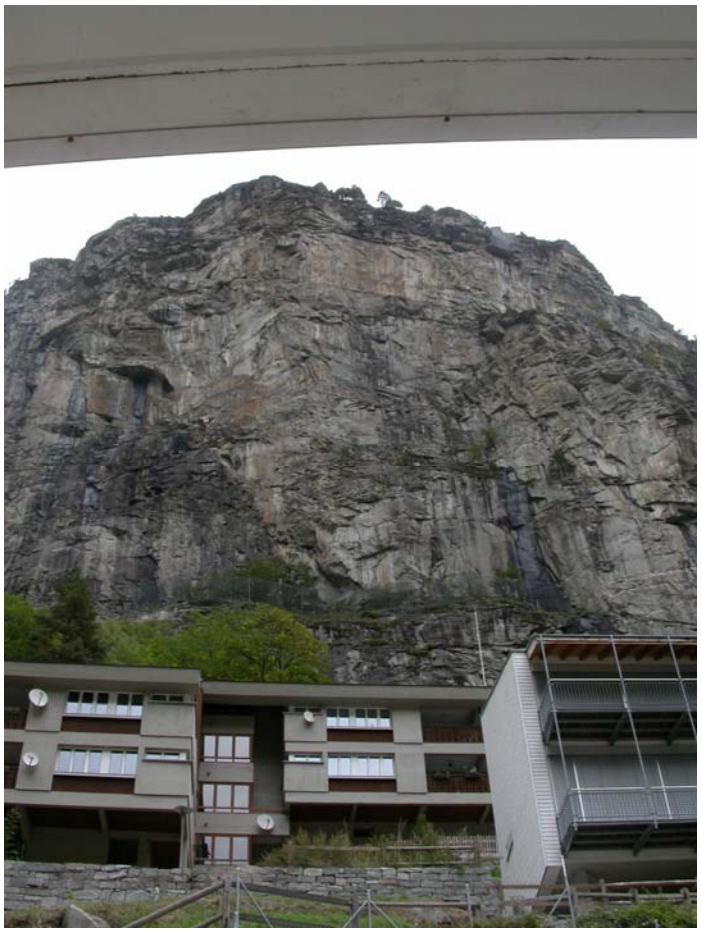
Nous retrouvons Gabi après une descente très raide parmi la forêt et sur des chemins pentus à moitié praticable. C'est là que Napoléon lui aussi se serait arrêté, dans ce recoin déshérité, presque sinistre, maudit désormais par la voiture, et en lequel pourtant nous demeurons quelques heures et qui, étrangement mieux que d'autres, restera dans nos mémoires. Pourquoi ? Un panneau de bois témoigne de cet épisode ancien, refait peut-être dix fois parce que volé autant, repeint vingt fois à cause du temps qui passe et d'une pollution excessive qui noircit tout. Un, deux grands virages, et tu vas vers la montagne.



Dîner tiré des sacs.

Descente à Gondo en bus.

Découvertes de ce village peu ordinaire construit au pied même d'une immense paroi de rocher. Certitude que cela puisse durer ou catastrophe à venir ? On imagine un éboulement qui vous anéantirait le village entier, et non seulement une partie ainsi que cela s'est produit il y a deux ou trois ans, avec les traces encore visibles des reconstructions, bâtiments fonctionnels et modernes sans beauté, tandis que les entrepôts Stockalper demeurent solides et beaux, avec ces grosses murailles de pierre grise. Arrêt à une épicerie où l'on vend des plaques de chocolat spécial « Gondo », prix en conséquence, destinées à venir en aide aux sinistrés. Petit bistrot. Boire un thé, simplement. Rêver d'habiter ici, serait-ce possible ? Etre l'un de ses habitants, accroché à ses rochers plus qu'à sa terre, être même dans l'incapacité d'imaginer d'aller poser sa tente ailleurs. Gagner sa vie ici, du tourisme par exemple. Ainsi je rêve d'établissements bizarres et de grands voyages alors que je ne me bouge que très peu. Je m'imagine souvent de vivre enfin ailleurs que chez moi où les choses sont usées jusqu'à la corde et où les proches de mon village, ont cette mentalité sommaire et mercantile qui me désespère.



Des rochers véritablement effrayants.

Nous remontons sur Gaby par les gorges où nous trouvons parmi un paysage déchiqueté la route ancienne, des couloirs creusés dans le roc, ces anciens forts militaires désaffectés, ceux-là même qu'occupaient les soldats évoqués précédemment, dans l'ombre et l'humidité, tandis que leurs compagnons plus fortunés du col, certes connaissaient aussi le froid et la neige, mais au moins pouvaient voir le soleil. Tandis qu'ici on était comme des taupes, et sans pouvoir croire qu'un jour la guerre puisse se terminer et vous libérer de votre triste condition.

Visite du musée du Simplon situé au bord même de la route, aménagé dans un ancien entrepôt. Entrée libre, sans qu'il n'y ait personne pour vous surveiller. C'est vaste et agréable. Cela fait partie de cette culture que l'on découvre à tout bout de champ sur cet ancien tracé.

Remontée par le bus.

Et puis le troisième jour, descente sur Brigue par des sentiers de montagnes pentus. La forêt retrouvée sitôt le col délaissé. A mi-chemin remontée abrupte pour éviter le formidable canyon que vous laissez à votre gauche, et désormais descente sur Brigue parmi les champs. Là aussi bien tenus. Ces gens-là décidément aiment leur terre et la soignent. De vieux mayens sont encore partout qui témoignent de l'ancien Valais avec sa civilisation si particulière et si attachante. Mais la ville et là qui s'agrandit et menace. Une civilisation s'étale qui ne tient pas compte du passé, qui ronge, qui enlaidit, qui phagocyte, qui justifie tout, même et surtout de tuer le beau et de menacer un équilibre. Que restera-t-il ainsi bientôt de ces champs magnifiques, de ces beaux vergers, de ces agréables vallonnements ? Des lambeaux, à peine, bitume, toits, usines qui le sait. Et ce sera déjà la fin d'un monde pour n'en retrouver qu'un autre sans avenir. Et les vieux mondes quant à eux auront alors définitivement vécu desquels même on ne se souviendra plus.

Découverte de Brigue par les chemins du haut. Arrivée au château de Stockalper, là où l'homme autrefois amassait les marchandises qui franchiraient le col, là où peut-être même il accueillait les voyageurs qu'il convoierait de l'autre côté. Tout était organisé. Il était l'homme indispensable. Les bâtiments, dans leur style sont prodigieux que l'on voudrait visiter, avec des colonnades, des arcades, des tours qui chacune portent le nom d'un roi mage et sur lesquelles on voit un gros bulbe de métal brun, architecture insensée peut-être, mais d'une beauté à vous couper le souffle

Cœur de Brigue qui se révèle d'un intérêt prioritaire tandis que nous l'imaginions noir et sinistre, un peu pareil, il nous semble, à cet état d'esprit qui pouvait accaparer ces émigrés ayant laissé leur famille au sud, tandis qu'eux-mêmes venaient en troupes nombreuses construire le pays. La manière dont on les considérait ne serait pas à mettre à notre actif. Une ville noire où tu n'imaginais pas que l'on puisse y vivre, tandis qu'aujourd'hui elle t'apparaît

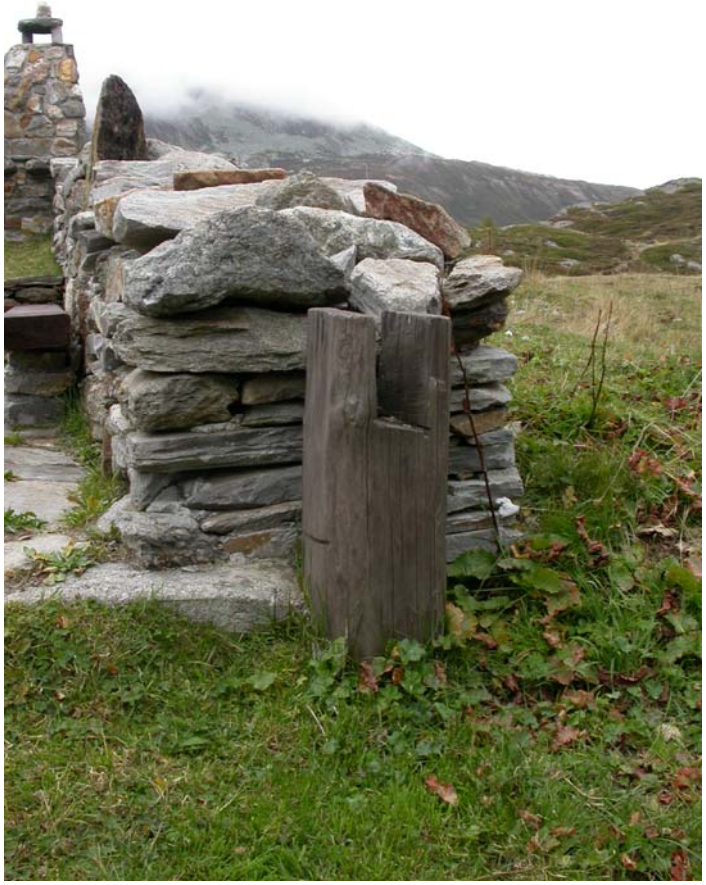
belle et heureuse où la vie de ces jeunes innombrables rencontrés sur le chemin des écoles, nous sommes au début de l'après-midi, te semble pleine d'avenir. Ah ! chassez ces vieux préjugés insupportables, voyagez, ouvrez les yeux, restez cet enfant curieux que vous vous étiez promis de rester !

Le château Stockalper à Brigue.

Complément photographique :

Là aussi ils connaissaient les murs de pierre sèche.

Belle race d'Hérens (?), vaches parfaitement adaptées à la montagne.



Un passage dans un vieux mur, quelque part près du hameau restauré.

La beauté un peu triste de vieux bâtiments fermiers ou d'alpage situés en dessus de Simplon-Village et le vert étonnant des prairies.

En remontant de Gondo, juste avant de pénétrer dans les gorges, l'on peut emprunter un chemin de montagne fort sympathique.

Présence de l'armée, témoignage de tous les soldats qui ont passé des mois voire des années dans ces gorges sauvages et tristes.

L’étonnante végétation arborescente du col du Simplon, biotope d’une immense richesse.

L’aigle de la route !…vous accueille au col.

Une descente scabreuse sur Brigue par des gorges de toutes sortes

Un grand canyon prodigieux.

Pour enfin retrouver Brigue et ses vieilles bâtisses et mettre ainsi un terme à ce voyage que nous avons vécu heureux et sans prétention aucune.